

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 28 (1934)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Joa. Jo. Ca. Emanuel Cisat, Lucernas.
Jo. Theodoricus Baumgarter, Lauffenburgensis.
Jo. Ludovicus Pfleger, Lucernas.
Josephus Leodigarius Kraft, Lucernas.
Michael Lothenbacher, Lucernas.
Petrus Maler, Meienbergensis.
Petrus Zircher, Tuginas.
Petrus Fux, Valesius.
Renwardtus Schlegell, Lucernas.
Rudolvus Aburi, Schwitensis.
Sabinus Glatfelder, Lucernas.
Udalricus Ammon, Bincensis.
Wolfgangus Aetlin, Lucernas.
Ursus Faber, Solothoranus.

Hi tres sequentes non absolverunt Logicam: Andreas Erni enim ingressus est ordinem Capucinatorum.

Michael Lothenbacher vero iter Romam suscepit.¹

J. Theodoricus Baumgarter denique, febris correptus, in patriam rediit.

Die Zahl von 32 Studenten der Logik ist recht ansehnlich; 1656 stieg sie sogar auf 37.

Eduard Wymann.

¹ Andere Studenten, die von Luzern nach Rom gingen oder von dort nach Luzern kamen, haben wir verzeichnet im Geschichtsfreund, Bd. 85, S. 288 ff Catalogus discipulorum, qui 1588 et sequentibus Societatis Jesu Gymnasium Lucernae frequentarunt.

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

P. Albin Thaler. Geschichte des bündnerischen Münstertales. 677 S. 1931 o. O.

Diese Monographie, in deren Mittelpunkt entsprechend seiner Bedeutung das altherwürdige Benediktinerinnenstift Münster steht, ist, wenn wir nicht irren, aus Aufsätzen entstanden, die P. Albin Thaler als Seelsorger in Valcava (Münstertal) im Pfarrblatt erscheinen ließ. Das erklärt die Anlage des Buches, lässt manche seiner Mängel begreiflich erscheinen und erhöht trotz aller Unzulänglichkeiten des Werkes die Achtung vor der Leistung.

Dem Verfasser konnte es natürlich nicht daran liegen, die Darstellung in allem auf neuem Material aufzubauen. Namentlich für die Frühzeit stützt er sich auf Literatur ganz verschiedenen Ranges, aber das erklärt sich wieder aus den ungünstigen äußern Verhältnissen, in denen er arbeiten mußte. Was ihm aber in Lokalarchiven zur Verfügung stand, hat Thaler gewissenhaft benützt und reichlich zitiert. Das gilt namentlich für die

letzten Jahrhunderte; denn Thaler verfolgt die Schicksale des Tales von der Gründung des Klosters bis in das erste Jahrzehnt unseres Jahrhunderts.

Wohl zum Verständnis seines ursprünglichen Leserkreises flicht Thaler starke Teile bündnerischer Geschichte ein. Das gilt besonders von der Zeit bis auf das 17. Jahrhundert einschliesslich. Daher zuweilen eine übermäßige Breite. Für die Epoche der Reformation tritt die volkstümliche Art der Darstellung besonders augenfällig hervor und dem entspricht ein leicht polemischer Ton. Das kommt auch daher, daß der Verf. sich hier auf die heute etwas überholten Arbeiten von J. Fetz stützt. Dagegen sind manche neuere Untersuchungen unbenützt geblieben, weshalb die Ereignisse nicht immer zutreffend geschildert sind. Für die Zeit der katholischen Reform ist hervorzuheben die Tätigkeit der Kapuziner, die im Münstertal seit dieser Zeit immer einen hervorragenden Anteil an den Geschicken des Tales gehabt haben. Neben den Ausführungen über manche harte konfessionelle Auseinandersetzungen, stehen Darlegungen kulturhistorischer Natur.

Zu Ende des 17. Jahrhunderts war das Kloster wirtschaftlich stark mitgenommen und innerlich reformbedürftig. Im 18. Jahrhundert dagegen standen Kloster und Tal mitten in politischen Wirrnissen, die um die Herrschaft über das Tal entbrannt waren. Für die Darstellung dieser Ereignisse fließen dem Verf. die Quellen viel reichlicher, und sein Werk besitzt für diese Teile größeren Eigenwert. Ähnliches gilt auch von den folgenden Epochen. Das letzte Jahrhundert brachte dem Kloster abermals schwere Bedrängnisse. Es kamen die Jahre der willkürlichen Eingriffe seitens der Regierung und des Corpus Catholicum. Die damaligen rechtswidrigen Bestimmungen betr. Unterstellung der Vermögensverwaltung und der Aufnahme der Novizinnen stehen noch heute in Kraft. Schulkämpfe, konfessionelle Streitigkeiten u. ä. m. fehlten nicht. Thaler schildert auch den Anteil eines Mannes, des Münstertalers Paul Foffa, der in der Geschichte des bündnerischen Archivwesens einen unrühmlichen Namen besitzt. Foffa hatte als bischöflicher Verwalter wichtige Bestände des bischöflichen Archivs in widerrechtlicher Weise in das Ausland verkauft. Sein Gegenstück ist der berühmteste Sohn des Tales P. Theodosius Florinthöni, wie ihn der Verf. nennt, der auch an der Geschichte des Klosters nicht unbeteiligt ist.

Die Darstellung leidet etwas an Breite und am Mangel an systematischem Aufbau des Stoffes. Aber das soll nicht hindern, dem Verf. das Verdienst voll zuzuerkennen, die Tal- und Klostergeschichte dem Volke nahe gebracht zu haben und dem Forscher wertvolle Materialien zu vermitteln.

O. Vasella.

Pastor Ludwig v. Geschichte der Päpste. XVI. Band, 2. Abt.: *Klemens XIV.* (1769-1774). 1.-7. Aufl. (x-440 S.). Herder, 1932. 9.40 M., in Leinwand 13 M.; in Halbfranz 15.80 M.

Le deuxième volume du tome XVI de l'*Histoire des Papes* est consacré tout entier à Clément XIV, soit donc presque exclusivement à la suppression de la Compagnie de Jésus, qui fut l'événement principal de ce pontificat.

Laurent Ganganelli, né près de Rimini, en 1705, d'un père qui était médecin, entra à l'âge de 15 ans chez les Cordeliers. Il fut, à partir de 1731, professeur de philosophie et de théologie dans divers collèges de l'Ordre, et recteur en fin de compte de celui de Saint-Bonaventure à Rome. Il devint consultant de l'Inquisition en 1746, poste qui, normalement, devait le conduire au cardinalat, ce qui lui fit, à deux reprises, refuser la charge de Général des Conventuels.

Il était l'ami des Jésuites, et c'est même pour cette raison que Clément XIII, en 1759, le créa cardinal. Le Pape cependant n'eut guère recours à ses services, car l'ayant vu, en plus d'une circonstance, contrecarrer ses desseins, il se méfiait un peu de lui. De fait, Ganganelli n'était pas très franc de caractère. Ses confrères eux-mêmes — il continuait, comme cardinal, à résider avec eux, aux Saints-Apôtres — n'avaient pas grande confiance en lui. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une ambition : il aspirait à la tiare (l'état maladif de Clément XIII permettait d'y songer) et, dans ce but, se détourna des Jésuites, car il devenait chaque jour plus évident que les cours bourbonniennes n'agréeraient point comme pape quelqu'un qui fût partisan de la Compagnie de Jésus ou qui se déclarerait l'adversaire des idées modernes.

Clément XIII mourut le 2 février 1769. Le conclave s'ouvrit le 15 du même mois. Ricci, le Général des Jésuites, était allé, en pleurant, supplier les cardinaux de nommer un pape favorable à la Compagnie. Au milieu de mars, l'empereur Joseph II arriva à Rome, y fit, non sans piété, ses dévotions, rendit visite au conclave et ne cacha point qu'il ne verrait pas de mauvais œil la suppression des Jésuites. Tel n'était pas l'avis de la majorité des cardinaux ; aussi les Puissances avaient-elles pris leurs mesures pour en exclure plus de la moitié, cas échéant, de l'élévation au Souverain Pontificat. Les cardinaux étrangers se firent attendre assez longtemps, en particulier les deux Espagnols, qui n'arrivèrent qu'à la fin avril, autorisant enfin le conclave, par leur présence, à prendre une détermination. Quoique cela ait été affirmé, on n'alla point toutefois jusqu'à exiger la suppression de la Compagnie comme condition de l'éligibilité. Ganganelli lui-même, suivant les interlocuteurs auxquels il s'adressait, avait pour les Jésuites des paroles favorables ; et ce fut lui qui finit par être nommé, à l'unanimité, le 19 mai.

L'élu, qui n'était que prêtre, fut consacré évêque le 28 mai et choisit le nom de Clément XIV. Il était de naturel assez gai ; il prenait de l'exercice, faisant en particulier de l'équitation à Castel Gandolfo. Il donnait des audiences toute la journée, ne laissant guère parler ses visiteurs, il est vrai, et passait ensuite une partie de ses nuits à écrire : il tenait, en effet, à mener lui-même, dans le plus grand secret, toutes les négociations, se montrant méfiant à l'égard des cardinaux, qui le lui rendaient en arrivant intentionnellement en retard aux manifestations solennelles ou en n'y paraissant pas du tout. Le Secrétaire d'Etat lui-même était complètement évincé par le conventuel Bontempi, que Clément XIV s'était choisi comme secrétaire particulier.

Le nouveau pape voulait avant tout entretenir de bons rapports avec

les Puissances. Au Portugal, la nonciature, supprimée sous le pontificat précédent, à la suite de l'expulsion des Jésuites, fut rétablie, ce qui provoqua chez Clément XIV une expansion de joie qui n'allait pas sans naïveté. Il fit de nombreuses concessions à Pombal et créa son frère cardinal. La bulle *In caena Domini* ayant été vivement attaquée par les esprits avancés et par les monarques, Clément XIV s'abstint de la promulguer le Jeudi-Saint, comme le faisaient tous les Papes, la trouvant, déclara-t-il, contraire à la discipline des premiers siècles.

Tout ceci permettait de conclure qu'on s'acheminait vers la suppression de la Compagnie de Jésus. Les Etats qui en avaient déjà banni les membres y poussaient énergiquement. Ce fut la France qui, par l'intermédiaire du cardinal de Bernis, en fit, la première, la demande officielle au Pape : non pas qu'elle y tînt plus que d'autres pays ; au contraire, plus tard, après l'exil de Choiseul, grâce à l'influence en particulier de la fille de Louis XV, entrée au Carmel, on y vit se dessiner, dans l'épiscopat et chez un grand nombre de fidèles, un mouvement de sympathie pour les fils de saint Ignace. En réalité, pour l'instant, le ministre du roi très chrétien tenait avant tout à régler la question d'Avignon au profit de la France, qui s'en était emparée sous Clément XIII, lors de l'affaire du duc de Parme, et, pour éviter une brouille avec l'Espagne, il se prêtait à appuyer cette dernière dans son vœu le plus cher. La démarche du cardinal français mécontenta plutôt le Pape. Il laissa cependant entendre que, si la même demande lui était adressée par les autres nations et par le clergé séculier, il se sentirait mieux appuyé. En attendant, il prit contre les Jésuites diverses mesures destinées à fournir déjà quelques concessions à leurs ennemis : il leur enleva certaines faveurs traditionnelles ; il leur ôta le séminaire romain et interdit tout ministère aux membres de la Compagnie déportés dans les Etats de l'Eglise. C'était laisser entendre qu'il préparait la suppression de l'Ordre, mais qu'il fallait lui laisser le temps d'y mettre des formes. En novembre 1769, il en fit même, par écrit, la promesse à Charles III d'Espagne.

Dans ses moments d'abattement, Clément XIV se donnait du courage en se rappelant Sixte Quint, Conventuel comme lui. Il eut bientôt auprès de lui un autre excitateur, celui-là vivant, dans la personne du nouvel ambassadeur d'Espagne, Monnino, diplomate habile, partisan convaincu des idées laïques et violent adversaire des Jésuites. La décision dernière se faisait néanmoins encore attendre. Le Pape parlait maintenant de laisser s'éteindre la Compagnie en lui interdisant d'accepter des novices. Monnino revenait alors à la charge ; il finit même par présenter au Pape, en septembre 1772, un projet, qu'il avait rédigé lui-même, de la bulle de suppression. Clément XIV cependant, malgré l'impatience grandissante des monarques, reculait encore. Il estimait prématurées des mesures décisives, qui ne feraient qu'augmenter la résistance de ceux qu'elles frapperaient. Bontempi, entre temps, avait été gagné par l'or espagnol. Monnino devenait toujours plus incisif. Enfin, tout en exigeant le silence le plus absolu (qui ne fut, malgré tout, pas strictement observé), Clément XIV donna l'ordre de confectionner la bulle, en prenant le projet de Monnino comme base. En janvier 1773, le bref était prêt ; le Pape n'y fit que quelques retouches

de forme et en envoya un exemplaire au roi d'Espagne. Celui-ci devait ensuite demander à Marie-Thérèse son consentement. Elle répondit — c'était au moment où se préparait le mariage de sa fille Marie-Antoinette avec Louis XVI — que, tout en n'ayant rien à reprocher aux Jésuites (auxquels elle avait confié l'éducation de tous ses enfants), elle accepterait la suppression si le Pape la décrétait. Celui-ci s'attendait à une certaine résistance de la part de la cour de Vienne, et, à vrai dire, la souhaitait même un peu. Il hésita encore quelques mois, redoutant l'impression que produirait la mesure qu'on voulait lui arracher ; puis enfin, en juin 1773, il signa le fameux bref *Dominus ac Redemptor*, qui prononçait la suppression de la Compagnie de Jésus. Le Sacré Collège n'avait pas été consulté, pas plus d'ailleurs que les évêques et les dignitaires ecclésiastiques, mais une congrégation fut créée pour s'occuper, dans le plus grand secret, de l'exécution de la sentence.

Daté du 21 juillet, le bref parut le 16 août 1773. L'activité des Jésuites y est décrite d'une façon assez partielle : le bien qu'ils ont accompli est passé sous silence, tandis que les torts qu'on leur reprochait sont, au contraire, accentués¹ : la Compagnie a souffert de luttes intestines ; elle est, d'autre part, entrée en conflit avec d'autres Ordres religieux, avec le clergé séculier, avec les universités et avec les Princes, dont quelques-uns, connus cependant pour leurs sentiments religieux et pour leur bienveillance envers les Jésuites (?), les ont déjà expulsés de leurs Etats. La Compagnie, au surplus, ne répond plus à son but et rend impossible le rétablissement de la paix dans l'Eglise. Pour ces raisons, concluait le Pape, et pour d'autres encore que je garde pour moi, je supprime la Compagnie. Suivaient des décisions pratiques, empruntées au projet de Monnino : l'interdiction d'en appeler de cette sentence ou de chercher à justifier l'Ordre de Saint-Ignace, aussi bien oralement que par écrit.

Le bref fut apporté tout d'abord au Gesù, au Général Ricci, qui avait persisté jusqu'au bout à ne pas croire que la suppression se réaliserait et qui ne recourut jamais, comme moyen de défense, à d'autres armes qu'à la prière. « Acceptez-vous le bref ? » lui fut-il demandé, conformément à l'ordre de Clément XIV lui-même. « Tout ce que le Pape décide, répondit le Général, doit être sacré pour tous, sans qu'il y faille de consentement. » Des prélats, suivis d'une escorte armée, communiquèrent le bref aux différentes maisons des Jésuites à Rome. Seules, trois de leurs églises restèrent ouvertes : le service religieux y était assuré par des Conventuels et par des prêtres séculiers.

¹ L'auteur reconnaît comme fondés, du moins quant à un certain nombre de membres de la Compagnie de Jésus, les reproches suivants : leur exclusivisme, leur immixtion dans des affaires politiques et des erreurs d'ordre financier (p. 213). On peut regretter qu'il n'analyse et ne résume pas plus longuement le bref lui-même, notamment le paragraphe 22. Il ne l'aura pas fait pour cette raison, sans doute, que le bref a déjà été imprimé et traduit ; mais après que toute sa préparation a été racontée avec tant de détails, il eût été assez indiqué, semble-t-il, de le mettre plus intégralement sous les yeux des lecteurs.

Les adversaires de la Compagnie étaient parvenus à leurs fins. A Lisbonne, en présence du Nonce, un *Te Deum* fut chanté et, trois nuits de suite, la ville fut illuminée. Le roi, Joseph I^{er}, et Charles III d'Espagne adressèrent à Clément XIV des lettres qui lui firent verser des larmes d'attendrissement. Hélas ! pendant l'année qui lui restait encore à vivre, il put se convaincre que l'assaut livré à la Compagnie de Jésus n'était qu'un prélude et que des menaces se faisaient jour maintenant contre les autres congrégations religieuses, bien plus, contre l'Eglise elle-même. La question d'Avignon et de Bénévent, elle aussi, était loin d'être résolue. Le Pape n'avait pas osé en exiger la restitution avant la promulgation du bref *Dominus ac Redemptor*, pour ne pas sembler procéder à un odieux marchandage ; mais la France et Naples ne voulaient pas, de leur côté, paraître payer la suppression de la Compagnie en rendant, immédiatement après, au Souverain Pontife ses propriétés. Les choses finirent par s'arranger, mais non sans difficultés.

En Autriche, Marie-Thérèse plaignait les Jésuites. Une décision de la Congrégation de ne pas leur permettre d'enseigner ou d'exercer le ministère sans permission de Rome resta lettre morte, de même d'ailleurs que dans les autres pays de langue allemande. Frédéric II qui, par éducation, était loin d'être favorable aux Jésuites, mais qui les appréciait néanmoins comme savants et surtout comme éducateurs, déclara vouloir les protéger. C'était, de sa part, en même temps une manière de se faire bien voir des sujets catholiques dont s'était augmentée la Prusse depuis le partage de la Pologne. Il s'opposa donc à ce que le bref fût publié dans ses Etats et y offrit un asile au Général, qui le remercia avec émotion. Frédéric chercha un moyen de laisser subsister chez lui les Jésuites, sous une forme un peu différente de l'ancienne, et écrivit dans ce but au Pape, qui dut le ménager et fit examiner le problème. Quant au Général, l'offre se trouva superflue : par décision de Clément XIV, Ricci et ses assistants furent enfermés au Château Saint-Ange et soumis à dure captivité, qui reste, déclare notre auteur, une des hontes de cette prison. Le Pape, sans doute, ne sut pas tout ce qui s'y passait ; mais il aurait dû se montrer plus ferme vis-à-vis de Monnino, qui s'opposa, encore sous Pie VI, à la libération de Ricci, lequel mourut, comme plusieurs de ses compagnons, en captivité, sous un régime, il est vrai, adouci par le nouveau Pontife.

Clément XIV a été diversement apprécié : les uns ont loué sa largeur de vues, tandis que d'autres lui ont reproché sa faiblesse. Pastor — c'est de sa main qu'ont encore été écrites les parties essentielles de ce volume — n'en donne pas, on l'a vu, un portrait flatteur et s'abstient de mettre en relief la douceur et les qualités de cœur que certains historiens ont cru devoir souligner chez le pape Ganganelli. Après s'être borné, dans les premières pages, à rapporter des témoignages de contemporains, comme s'il voulait éviter de se prononcer lui-même, notre auteur termine son livre par une appréciation sévère : Clément XIV, déclare-t-il, a été l'un des papes les plus faibles que l'on connaisse, et qui, dans les mesures qu'il a prises, s'est plus d'une fois contredit. Sans doute, à ne considérer que ses relations avec les Puissances et en les comparant avec ce qu'elles étaient

à la mort de son prédécesseur, on pourrait être tenté de croire qu'un progrès avait été réalisé. De fait, le pauvre Ganganelli — car il est certainement à plaindre — a été le jouet d'habiles diplomates. Il a dû souffrir du vide qu'il sentait autour de lui. Le peuple romain, lui aussi, ne l'aimait pas, le trouvant trop dépendant de l'étranger, et plus d'une fois, ainsi lors de la restitution d'Avignon, témoigna, par son attitude, qu'il ne s'intéressait guère à ses apparents succès.

Il n'y eut du moins pas de népotisme chez Clément XIV. Il aimait les livres et enrichit la bibliothèque vaticane. Il acheta plusieurs statues de l'époque païenne et fit construire au Vatican le musée des antiques qui porte encore son nom. Il s'intéressait aux Missions, mais celles-ci ont nécessairement souffert du départ des Jésuites. Le Pape eut du moins la joie — ce fut l'une des rares de son pontificat — de recevoir dans le giron de l'Eglise le patriarche nestorien Siméon.

Clément XIV souffrait d'une maladie de la peau. Il avait toujours craint une mort prochaine. Redoutant un coup de main de la part de ses ennemis, il s'entourait parfois d'une escorte militaire et faisait examiner ses aliments. Il alla jusqu'à acheter, assez cher, à un Anglais, un contre-poison d'une efficacité jugée infaillible. Mécontent de voir les Jésuites protégés en Prusse et en Russie, éprouvant malgré tout des remords de les avoir supprimés, se montrant affecté par les prophéties qui circulaient sur sa mort et auxquelles il avait, de tout temps, prêté une oreille superstitieuse, il devint irascible. Son état empira. Il fallut renoncer aux moyens employés pour essayer de détromper le malade. On lui donna l'Extrême-Onction le 21 septembre 1774 au soir et il mourut le lendemain. Le cadavre étant devenu noir et s'étant rapidement décomposé, on parla, naturellement, mais absolument à tort, d'empoisonnement. Bontempi jugea prudent de quitter sans retard le palais apostolique. Contrairement à ce qui arrivait d'habitude, on eut de la peine de trouver quelqu'un pour l'oraison funèbre ; le secrétaire des brefs latins, qui finit par accepter cette tâche, ne souffla mot, dans son discours, sur l'ordre du cardinal camerlingue, de la suppression des Jésuites. Le Pape défunt n'aurait même pas eu de monument sans l'initiative d'un personnage qu'il avait, jadis, aidé et qui commanda à Canova, alors jeune, le marbre que l'on voit à l'église des Saints-Apôtres. C'est là que, de Saint-Pierre, où il avait été enterré, le corps de Clément XIV fut conduit, secrètement, en 1802, par ordre de Pie VII, le pape qui devait, douze ans plus tard, rétablir la Compagnie de Jésus.

De Pie VII et de ses successeurs, jusqu'à Grégoire XVI inclusivement, le pontificat vient d'être raconté par M. Joseph Schmidlin, professeur à Münster. Il nous restera, avant d'en parler, à présenter le dernier volume de *l'Histoire des Papes* de Pastor : la troisième partie du tome XVI, consacrée à Pie VI.

L. Wæber.

Aus fünf Jahrhunderten schweizerischer Kirchengeschichte. Festschrift zum 60. Geburtstag von Paul Wernle, hgg. von der theologischen Fakultät der Universität Basel. Basel, Helbing u. Lichtenhahn, 1932. VIII-474 SS. Geb. Fr. 8.

Die Festschrift, die die theologische Fakultät von Basel ihrem bedeutenden Mitglied widmet, deutet schon in ihrem zeitlich weitausgreifenden Rahmen auf die hervorragende Lebensarbeit des besonders um die protestantische Kirchengeschichte der Schweiz hochverdienten Forschers hin. Wir müssen es uns*freilich, entgegen ursprünglicher Absicht, gerade aus diesem Grunde versagen, jeden Beitrag in gleicher Ausführlichkeit anzuzeigen.

Heben wir zunächst zwei Beiträge zur schweizerischen Bildungsgeschichte hervor. *Julius Schweizer* eröffnet die Reihe der Studien mit einem Aufsatz: « Zur Vorgeschichte der Basler Universität (1432-48) ». Er gibt eine scharf präzierte Schilderung der Vorgänge, die sich an die Errichtung des Studium generale im Anschluss an das Basler Konzil anknüpfen. U. E. ist allerdings sein Hauptgedanke, die Konzilsuniversität sei vom Kampf des Papstes gegen das Konzil abhängig gewesen, für die Anfänge wenigstens etwas überspitzt. *Eberhard Vischer* führt uns mit der Geschichte des Collegium Alumnorum in die reformierten Bildungsbestrebungen Basels ein. Die Entwicklung der Anstalt wird bis zu ihrer endgültigen Aufhebung (1843) aufgezeigt. 1533 aus den Mitteln freierwerdender Pensionen von Mönchen und Geistlichen gegründet, bleibt das Collegium wie andere analoge Gründungen ein eindeutiges Zeugnis für den Willen, den Nachwuchs an Prädikanten für die reformierte Kirche zu sichern. Für die Stiftung darf man daher als wesentliches Motiv nicht so sehr das Bestreben erblicken, das Wissen zu heben. Ihre Eigenart erhielt die Basler Schulanstalt durch den Beschluß des Rates, daß bis 8 Fremde in das Stipendiatenhaus aufgenommen werden sollten. Schwierigkeiten, die Disziplin zu erhalten, auch die Versuche, die lutherische Richtung zur Geltung zu bringen, die 1582 durch Ratsbeschluß endgültig verunmöglicht wurden, zeigen die Nachteile und Gefahren, die der großzügigen Bestimmung des Rates entsprangen. Es sei auch hingewiesen auf die Darstellung des inneren Lebens der Anstalt, vor allem auf den Abschnitt über die Studenten, weil dieser einen bemerkenswerten Einblick in den Besuch auswärtiger Studenten gibt.

Für die ältere Reformationgeschichte bringen zwei andere Aufsätze Nützliches. *W. Köhler* gibt eine gute Zusammenfassung der feststellbaren Beziehungen Zwinglis zu Italien, vornehmlich auf Grund des Briefwechsels Zwinglis. Daß der erste Bündner Katechismus auf den zürcherischen Katechismus von Leo Jud und auf Einflüsse des St. Galler Katechismus zurückgeht, ist das Hauptergebnis der Untersuchung von *E. Camenisch*, Der 1. evangelische Bündner Katechismus von 1537, den der Vf. auf Grund der Erkenntnis der Vorlagen rekonstruiert. Die zwei wichtigsten Einflußgebiete der bündnerischen Reformation trafen hier in der religiösen Publizistik zusammen, in der die Katechismusliteratur einen ganz bedeutenden Raum einnimmt. *Peter Barth* zeigt sehr deutlich, wie Calvins Lehre vom Staat als providentieller Lebensordnung die Möglichkeit schafft, die Staatsordnung zu verändern, sofern Staatsgewalt und Staatsinteresse sich widersprechen. Calvin deutet die Befreiung auf dem Wege der Revolution durch die über dem Weltgeschehen stehende providentia dei. Die Stabilität der

staatlichen Ordnung beruht bei Calvin in ihrer Notwendigkeit für die menschliche Gesellschaft, die Gehorsamspflicht gegenüber der staatlichen Gewalt aber in der « vocatio ». Letztlich trägt aber die Gesamtheit der providentiellen ordinationes den Charakter des Provisorischen im Hinblick auf die promissio dei des jenseitigen Lebens. Das bleibt entscheidend. *L. Aubert* legt die Verhandlungen dar, die zwischen Neuenburg und besonders Bern um die Unterzeichnung des Consensus helveticus 1675-84 geführt worden sind. Die Forderung Berns nach einer persönlichen Verpflichtung aller Pastoren lehnt Neuenburg ab, um inneren Konflikten zu entgehen. Der Entscheid Neuenburgs vom 4. Aug. 1681 mußte bis 1848 von jedem Pastor unterzeichnet werden.

Für die inneren Spannungen in der reformierten Kirche, bedingt durch den inneren Zwiespalt in der Frage der Autorität, ist *B. Hartmanns* warm geschriebene Studie über Daniel Willi und die Anfänge des Pietismus in Graubünden sehr lehrreich. Sie beruht teilweise auf Material lokaler Archive. Daniel Willis Persönlichkeit (um 1696 geb.) ist aufs engste verknüpft mit den Anfängen des Pietismus. Mehr als einmal tritt er in Gegensatz zur bündnerischen Synode. Aber in allen krisenhaften Konflikten hielten die politisch führenden Familien, die vorwiegend im pietistischen Lager standen, ihre schützende Hand über Willi. Bemerkenswert ist, daß 1737 der Churer Rat eine Inquisition bei den Pfarrern hinsichtlich ihrer Lehreinrichtung anordnet, Dekan Ulr. Bavier aber entschiedenen Widerstand leistet. Gerade die größeren Gemeinden wie Chur, Thusis und Maienfeld waren Herde des Pietismus, für dessen Entwicklung die Schule in Halle besonders wichtig wurde. Willi selbst, der während längeren Jahren sich ins Lehramt zurückgezogen hatte, gelang es, das Vertrauen der Synode zurückzuerobern. 1742 zum Pfarrer zu St. Regula in Chur berufen, starb er 1755 als ein Mann ungewöhnlichen Ansehens. Ein Gegenstück zu Willi bildet der Berner Prediger David Müslin (1747-1826), dessen Haltung zum Christentum *Hr. Hoffmann* in einer knapp gefaßten Studie untersucht. Müslins Aufklärung kennzeichnet sich im wesentlichen als vernünftige Orthodoxie, als rationaler Supranaturalismus. Es ist Übergangstheologie. Mit aufklärerischen Formen verbindet er wieder entgegengesetzte Züge: Pessimismus, starke Jenseitssehnsucht. In späteren Jahren treten die supranaturalen Momente überhaupt stärker hervor.

Zur Geschichte der Basler Kirche nennen wir zunächst den Aufsatz von *K. Gauß* der, in einer zuweilen minutiösen Schilderung die Reformtätigkeit der Kirche des Baselbiets in der Zeit der Mediation und Restauration aufzeigt (öffentliche Zucht, Fürsorgewesen, Kirchengebäude, Kirchengesang, Revision der Kirchen- und Schulordnung u. a. m.). Mit Recht darf Gauß betonen, daß die Männer, gegen die sich die kommenden Revolutionen wenden werden, keineswegs ohne Verdienst gerade für das Schul- und Armenwesen geblieben sind. Aus *E. Stähelins* Studie über die Basler Kirche in den Basler Revolutionen von 1830-33 steigt mit Wucht die Problematik einer Staatskirche auf, sobald die Formen des Staates tiefgehenden Wandlungen anheimgegeben sind. Humanistisch-liberales Wesen verbunden mit einem autoritativen Patriarchalismus,

vernünftige Orthodoxie, Formen idealistischer Theologie, ein von der Freiheitsideologie getragener Liberalismus sind die Konstituanten eines im Ideengehalt durchaus uneinheitlichen Organismus, in den die stürmische Bewegung der Regeneration hineinstößt. Die Bewegung mündete zunächst in den Aufstand vom Jan. 1831. Sofort sah sich die dem Staat aufs engste verbundene Kirche in den Kampf verstrickt und vor die Entscheidung gestellt. Für die Basler Theologen gab es jetzt nur eines: seid untertan der Obrigkeit. Besonders schwer fiel die Entscheidung den Geistlichen der Landschaft, die etwas zögernd sich auf die Seite der Stadt stellten. Die Gefolgschaft des Volkes blieb ihnen zum besten Teil versagt. Im März 1832 entzog die Stadt der Landschaft die Verwaltung, Pfarrer und Lehrer sollten jedoch im Amte bleiben. Daraus für diese schwere innere Konflikte entsprangen. Nur zwei Pfarrer hielten dem Lande die Treue. Das Land behalf sich mit Leuten ohne Ordination. Die Meinung der Stadt blieb auch jetzt geschlossen: der Obrigkeit gehorsam zu bleiben. Der Auszug der Städter vom Aug. 1833 mißlang. Wer nicht schon geflohen war, wurde jetzt vertrieben, keiner konnte je zurückkehren. Die Gruppe dieser Flüchtigen hat den konservativ-liberalen Typus einer pietistisch-humanistischen Christlichkeit herausgebildet. Die Stellungnahme der Geistlichen zu Stadt und zu Land gibt Stähelin Anlaß zu grundsätzlicheren Erwägungen. Er findet den Fehler der Theologen jener Zeit darin, daß sie die Sache Gottes mit den fragwürdigen Ordnungen der menschlichen Geschichte unbedenklich identifiziert hatten. An der Einordnung in den Staat lag nicht alles. Nur ein *bestimmter* Glaube hätte u. E. den auch hinter solchen fragwürdigen Ordnungen stehenden Glauben überwinden können. Welches dieser bestimmte Glaube ist, scheint uns eine unvermeidliche Frage.

Otto E. Strasser zeichnet die religiöse Haltung eines bernischen Bauerntheologen, Joseph Burckhalters, eines der besten Freunde Jer. Gotthelfs. Für die Gotteserkenntnis ist Burckhalter neben allen Verstandesüberlegungen und vernünftigen Spekulationen der Glaube, den er als Ahnen und Gefühl auffaßt, unerläßlich. Diese Doppelung der Erkenntnisquelle trennt Burckhalter vom Pietismus, aber auch vom Rationalismus. *Paul Burckhardt* veröffentlicht Briefe aus dem Nachlaß von A. E. Biedermann (1819-1885), dessen rationalistische Haltung im Mittelpunkt leidenschaftlicher Auseinandersetzungen steht. Vorangeschickt ist den Briefen ein Verzeichnis der Korrespondenten. *K. Pfisterer* umreißt die Geschichte der protestantischen Hilfsvereine auf dem Gebiete der Schweiz, die Zeugnis einer weitverzweigten Organisation mit einer beachtenswerten Tätigkeit ist. — Ähnlich wie E. Stähelins Studie klingen auch die Darlegungen *Rud. Liechtenhahns* über die soziale Frage vor der Schweiz. Predigergesellschaft stark an die heutige Zeit an, in der Schwere wie in der Tragweite der Problematik. Was hier an Äußerungen protestantischer Pfarrer vorliegt, sind nicht immer neue Gedanken, aber oft starke Wahrheiten, die nicht veralten. Neben tieferem Verständnis für die soziale Frage steht auch das andere: Verkennung des Menschlichen und seiner Triebkräfte. Im Ganzen hat aber kein schlechter Geist geweht. Wenn es auch keine dauernde Ruhe gab, so wurde das soziale Problem doch erst gegen Ende des 19. Jahr-

hundreds brennender empfunden. Eine nicht unwichtige Feststellung. — Die Rolle der Zeitung « *Evangile et Liberté* » (1880-94) im waadtländischen Kampfe gegen rationale Theologie und gegen Staatskirche zeigt *R. Guisan* in seinem Aufsatz. — Die Festschrift beschließt das übliche Verzeichnis der Veröffentlichungen des Jubilaren, besorgt von *Ph. Schmidt*. Als erfreuliche Zugabe vermerken wir aber das Register.

O. Vasella.

† Prof. Dr. Emil Dürr.

Ein tragischer Unglücksfall hat mitten aus reicher und rastloser Tätigkeit einen Mann herausgerissen, der unser treues Gedenken verdient. Emil Dürr, Professor der allgemeinen und schweizerischen Geschichte an der Universität Basel, ist am 12. Februar gestorben. Seine wissenschaftlichen Verdienste sind in weiten Freundeskreisen bereits gewürdigt worden. Wir wollen nicht alles wiederholen. Indessen darf hier hervorgehoben werden, daß Prof. Dürr der Herausgeber eines für die Reformationsgeschichte der Schweiz sehr wichtigen Werkes gewesen ist: der Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation, deren II. Band er in Zusammenarbeit mit Staatsarchivar Dr. P. Roth letzten Herbst noch vollenden durfte. Durch die Herausgabe dieses Quellenwerkes hat sich Dürr um die schweizerische Kirchengeschichte ganz besonders verdient gemacht. Nicht zuletzt haben wir ihm dafür dankbar zu sein. Kaum ein schweizerisches Werk dieser Art enthält so bedeutende katholische Äußerungen zur Reformation. Wir wollen aber auch Dürrs nahe Mitarbeit an der Gesamtausgabe der Werke Jakob Burckhardts nicht vergessen. Vor etwa Jahresfrist erschien von ihm redigiert ein Band, enthaltend die Vorträge Burckhardts. Er war es auch, der die « Historischen Fragmente » veröffentlicht hat, die u. a. einen tiefen Einblick in Burckhardts Anschauungen über die Reformation vermitteln.

Dürrs umfassende Forscherliebe galt in den letzten Jahren auch der Topographie der Städte. Dabei nahm er sich der Siedelungsgeschichte der Klöster an. Von hier aus ist vielleicht seine Forschung zur Klostergeschichte gelenkt worden, für die er Schüler gewonnen hat. Wenn er von ganz andern Voraussetzungen ausgehend solchem Gebiete sich zugewendet hat, so lag das wohl besonders am Menschen Dürr.

Prof. Dürr war ein durchaus edler Charakter. Feind aller Überheblichkeit ist ihm, dem Bäckerssohn, ein ursprüngliches, kerngesundes Wesen eigen gewesen. Ihn beseelte ein starkes Empfinden für alles Menschliche. Das führte ihn zu den Menschen hin, mochten sie auch verschiedener Denkart sein. So gewann er andere Menschen für sich und diese hinwiederum näherten sich ihm. Wir durften es persönlich erleben. Es war uns stets Freude, herzliche Freude, diesem Mann mit dem kräftigen Kopf, dem breitkrämpigen Hut und dem ursprünglichen Lachen, das gerades und offenes Wesen kündete, zu begegnen. Er war nicht unserer Weltanschauung und doch waltete eine innere Gemeinschaft. Er war aus einer anderen